

Du *township* à la ville...

Nouveaux chemins de l'identité urbaine des Noirs sud-africains

Philippe GUILLAUME
Université de Reims
& Institut Français d'Afrique du Sud
Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH
Université de La Rochelle
Géographes

Résumé : Dans un pays où l'accès à un environnement urbain a été le cadre de lourds conflits et de pratiques coercitives, la question de l'identité urbaine des Noirs sud-africains reste posée. Entre déplacements de populations, construction de *townships* ghettoïsants, quelle est la signification d'une quelconque appartenance à l'urbanité ? Nous montrons que cette citoyenneté est constituée de trois complexes identitaires. Le premier s'est formé dans la ville de la ségrégation. Le second, plus tardif, s'inscrit dans un cadre politique. Enfin, les transformations récentes de la ville post-apartheid remettent en cause les modèles proposés jusqu'alors.

Mots-clé : Le Cap, Johannesburg, Afrique du Sud, Noirs, apartheid, identités, villes, urbanisme.

Abstract : Access to South African cities has long been something both denied and fought for. Forced removals, ghetto and *township* construction have questioned the very possibility of an African urban identity. We show that an African urbanness is constituted by three different identity complexes. The first comes from the experience of the segregated city. The second has evolved later and emphasizes a political conception of identity. Finally, recent transformations of the post-apartheid city call for a new, more valid model.

Keywords: Cape Town, Johannesburg, South Africa, African people, apartheid, identities, cities, town planning.

Heilda N. a 70 ans¹. Depuis 1962, elle habite le vieux quartier de Diepkloof, à Soweto, à 20 km au sud-ouest de Johannesburg. Comme Emma, sa voisine de *matchbox* ainsi que de nombreux autres habitants du quartier, elle est l'une des mémoires vivantes de l'apartheid urbain. Heilda est née à Sophiatown, un des quartiers noirs les plus vivants de Johannesburg,

¹P. Guillaume, enquêtes de terrain, Soweto, septembre 1997.

détruit par la politique d'apartheid. En 1955, les autorités ont déplacé sa famille dans le *township* d'Alexandra, avant de lui imposer un autre déplacement forcé sept ans plus tard. Pour Heilda comme pour la majorité des Noirs sud-africains urbanisés, le lieu de résidence ne résulte en rien de l'expression d'un " vouloir habiter " (Lévy, 1994), mais d'une gestion souvent irrationnelle de la question du logement des Noirs par les autorités d'apartheid.

Chassés d'un endroit à un autre, à peine tolérés, les Noirs sud-africains se sont vus refuser l'accès à la ville, la citoyenneté comme la citoyenneté. Entre combat politique et système de l'apartheid, une identité urbaine noire a-t-elle pu se créer ? Avant d'examiner cette question, soulignons que, comme toute identité, il faut la concevoir comme une construction plurielle et changeante, produit de l'histoire, évoluant sans cesse selon les situations. Trois expériences ont particulièrement contribué à la formation de ces identités noires, chacune formant un complexe identitaire que l'on trouve aujourd'hui juxtaposé aux autres dans les *townships* : l'expérience de l'urbanisme de la ségrégation, puis de l'apartheid ; celle de la lutte armée contre le régime, donnant naissance à une identité largement politique ; celle enfin, de la période post-apartheid actuelle. Successives, accumulées, ces strates sont en même temps autant de facettes qui forment le prisme identitaire des habitants des *townships*.

[Inclure ici figure 1]

Figure 1 : localisation des *townships* noirs au Cap et à Johannesburg.

La citoyenneté contrainte

Une identité urbaine pré-apartheid

L'expérience de la ville est loin d'être un fait nouveau pour les Noirs sud-africains et le premier complexe identitaire que l'on rencontre aujourd'hui dans les *townships* s'est formé au début du XX^e siècle. Les industries se développant à la suite de la Révolution minière ont eu alors besoin de main-d'œuvre bon marché et ont drainé la population des campagnes noires. Ces migrants sont arrivés dans des villes déjà marquées par la ségrégation des races, mais où l'accès des Noirs à l'urbanité restait possible. Des quartiers populaires extrêmement vivants et souvent racialement mixtes se sont mis en place. C'est cette première citoyenneté noire que la politique d'apartheid voudra avant tout détruire.

Dans des quartiers anciens et proches du centre ville, souvent taudifiés, Noirs, Métis et Indiens se sont installés. Ils se sont approprié un espace, parfois même en s'en rendant légalement propriétaires comme cela a été le cas à Sophiatown. Ils ont créé, par eux-mêmes, dans de tels quartiers des paysages complexes. Sophiatown, détruite par l'apartheid, et Alexandra à Johannesburg, les marges du quartier de District Six ou Windermere au Cap² offraient jusqu'aux années 1950 des caractéristiques communes. La première concerne l'extrême densité de la population, de statuts sociaux variés et – à tout le moins dans le cas de Johannesburg – d'origines géographiques différentes. Cette mixité sociale, allant d'une classe

²La ségrégation des Noirs a été rendue obligatoire au Cap dès 1901 avec la création du quartier de Ndabeni. Néanmoins, le faible nombre de logements disponibles dans cette location ne permettait pas d'y loger toute la population. Celle-ci s'installait sur les marges urbaines.

moyenne éduquée à la plus abjecte pauvreté, demeure jusqu'à aujourd'hui une des caractéristiques de la façon dont les Noirs sud-africains vivent la ville. Bien évidemment, ségrégation et apartheid ainsi que leur corollaire, crise du logement dans les *townships*, en sont responsables. En conséquence, les types d'habitat dans ces quartiers étaient divers : maisons aisées plus ou moins dégradées, cabanes d'arrière-cour (*backyard shacks*), habitat informel interstitiel se juxtaposaient. En un sens et depuis les années 1970, cela est vrai aussi des *townships* créées par l'apartheid.

Densité et diversité se sont conjuguées pour donner à ces quartiers une vitalité culturelle sans pareille. L'écrivain et journaliste Can Themba, qui y a lui même participé, parle de *Sophiatown Renaissance* pour le plus emblématique d'entre eux³. L'exemple des *shebeens*, débits illégaux d'alcool, est le plus parlant. Ils sont nés de la pauvreté et des lois de ségrégation : un certain nombre de femmes se trouvant sans ressources en milieu urbain ont intensifié et commercialisé l'activité traditionnelle de brassage de bière et ont ainsi tiré profit de l'interdiction faite aux Noirs d'acheter et de consommer de l'alcool. Métier à risques, souvent associé aux gangs dont la protection est nécessaire, il a cependant créé des lieux privilégiés, où une intense activité musicale et littéraire a pu prendre place⁴, donnant ainsi naissance à une culture africaine spécifiquement urbaine faisant écho à celle des Noirs nord-américains : orchestres de jazz, chanteurs, journaux⁵, etc., en témoignent.

Ces quartiers présentant les caractéristiques de banlieues plutôt que de *locations*⁶ ont été les lieux d'éclosion de la culture urbaine noire en Afrique du Sud. Ils tiennent une place d'autant plus grande dans l'identité actuelle des Noirs sud-africains que, la majorité d'entre eux ayant été détruite par l'apartheid, ils incarnent un idéal.

Paysage imposé, paysage assumé

Paradoxalement, cette identité urbaine se retrouve aujourd'hui, *mutatis mutandis*, dans les *townships* les plus anciens. Là, elle a pourtant été ancrée de force : les expulsions massives ordonnées par le gouvernement de l'apartheid, la création autoritaire de quartiers réservés aux Noirs, comme Soweto, ont profondément changé les identités urbaines. Les populations se sont alors définies comme exilées, spoliées de leur droit à vivre en ville.

Les quartiers dans lesquels les Noirs doivent vivre ont été amplement décrits : pauvreté, uniformité du bâti sous la forme de maisons “ boîtes d'allumettes ” (*matchboxes*) comportant trois ou quatre pièces surpeuplées, faiblesse des infrastructures et des équipements urbains, etc. À cela s'ajoute la clôture et l'isolement du quartier : le *township* est construit à distance du centre ville – plus d'une dizaine de kilomètres – et est entouré des zones tampons de quelques centaines de mètres, le séparant des quartiers voisins⁷. Dès lors, c'est dans ce modèle spatial caractéristique de l'Afrique du Sud que les identités noires se développeront. Relations sociales,

³Themba, 1985.

⁴Coplan, 1985 ; Dikobe, 1973 ; Koch, 1983 ; Themba, 1985.

⁵Dont le magazine *Drum*, l'un des principaux vecteurs de la propagation de cette culture urbaine dans l'ensemble du pays, voire en Afrique australe.

⁶Lodge, 1983, p. 342.

⁷Granelli et Levitan, 1977.

éducation, engagements politiques se feront désormais à l'échelle du *township*, donnant naissance à une géographie culturelle hors du commun.

Ce paysage imposé va pourtant être peu à peu assumé par ses habitants et structuré par eux. Forcés d'y résider, ils vont développer une identité ancrée dans un certain nombre de lieux du *township*⁸. Les shebeens, mais aussi les écoles et surtout les églises se développeront et créeront des réseaux sociaux très actifs. Plus encore, un certain nombre de manifestations politiques anti-apartheid (boycotts, grèves, etc.) mettront à profit l'urbanisme de contrôle social du *township* : son isolement a permis d'en faire relativement facilement une zone ingouvernable ; le monopole du commerce y rendait les boycotts particulièrement efficaces... Aujourd'hui, cette appropriation de l'espace se manifeste par l'attachement des habitants des *townships* à leur quartier et leur refus de le quitter : bien souvent, même en cas d'ascension sociale, ils préfèrent rénover et agrandir la *matchbox* familiale plutôt que de déménager dans un quartier plus prestigieux⁹. Cela est vrai aussi bien à Diepkloof et Kliptown, vieux quartiers de Soweto¹⁰ qu'à Langa ou Gugulethu au Cap.

Sociabilités de quartier

Cette identité locale très forte s'appuie, nous l'avons dit, sur des réseaux sociaux extrêmement denses et actifs, dont la base est le quartier. De nombreuses associations d'entraide, cercles d'épargne, associations de femmes à connotation religieuse, etc., existent. Dans les *townships* anciens, plus d'un habitant sur deux appartient à l'une de ces associations. Elles regroupent des gens se connaissant déjà, moins sur une base familiale et clanique que sur des rapports de voisinage ou l'appartenance à une même paroisse.

Ce mode de relations sociales a pu être qualifié de sociabilité de transition, de migrants récents cherchant à adapter au milieu urbain des rapports sociaux traditionnels. Elle nous semble plutôt marquer une volonté explicite et consciente de vivre la ville à l'africaine, c'est-à-dire en privilégiant l'entraide (*ubuntu*), perçue comme essentiellement africaine¹¹.

L'agglomération sowetane : identité et politique

Création d'une identité sowetane

Comble de l'ironie, ou de l'idéologie de l'apartheid, cet espace imposé est parfois devenu un espace de référence. C'est notamment le cas à Soweto, certainement tant à cause de sa taille que de la cohabitation de toutes les ethnies africaines.

⁸Houssay-Holzschuch, 1997.

⁹On peut certes évoquer d'autres facteurs : coût du logement dans les quartiers anciennement réservés aux blancs, importance des investissements déjà réalisés dans la maison du *township*, difficulté à vendre un bon prix l'ancienne maison, mais nos enquêtes de terrains montrent que le désir n'en est pas moins réel de rester dans un environnement dont on apprécie certains aspects.

¹⁰Guillaume, 1998.

¹¹Houssay-Holzschuch, 1997.

Si toutes les langues sont parlées à Soweto, la jeune génération n'utilise pas pour les salutations le *Dumela* sotho ou le *Sawubona* nguni, mais un mot typiquement sowetan, *Heita*. Ce terme montre l'appartenance de l'individu au *township* et est révélateur d'une identité urbaine unificatrice transcendant le référent ethnique et le quartier d'origine. Dès lors, on peut se définir comme sowetan par l'utilisation d'un argot, mélange de langues africaines, d'anglais, de mots nouveaux, ainsi que de quelques mots d'afrikaans déformés à des fins grotesques.

L'identité sowetane s'exprime aussi à travers de nombreuses manifestations organisées à l'échelle de l'agglomération. Dans le domaine sportif, les clubs de football sowetans, *Orlando Pirates* et *Kaizer Chiefs* sont les plus célèbres du pays. Le public des groupes de musique vient de loin et l'élection de Miss Soweto est un événement culturel de première importance. Tenues vestimentaires et *gang attitude*¹² expriment dans la rue un réel *township style*.

Une identité politique

L'identité sowetane est symbolique de l'existence d'une identité spécifique : être noir, sud-africain et habitant d'un *township*. L'exemple de Soweto montre comment le territoire auquel on se rattache, servant de base aux constructions identitaires, est passé du quartier à l'agglomération à partir des années 1970. Au-delà de ce changement d'échelle pourtant, une profonde mutation a fait passer l'identité urbaine noire d'un domaine géographique (le quartier) au domaine du politique.

En effet, et notamment par l'action du mouvement de la Conscience noire (*Black Consciousness*) dirigé par Steve Biko, la perception que la population noire a d'elle-même est devenue d'abord une perception de sa négritude. Divisions ethniques et différences sociales passent après la prise de conscience de la tutelle blanche et la remise en cause du régime. Celle-ci culminera avec les émeutes de Soweto de juin 1976.

Dès lors, le complexe identitaire intègre la lutte politique dont les Noirs urbains forment le fer de lance. Vivre en ville, c'est aussi refuser une identité imposée par le gouvernement : revendiquer sa citoyenneté en opposition au travail migrant, réclamer une citoyenneté sud-africaine sans se contenter du droit de vote dans les *homelands*. Dans ce cadre, la formation d'une identité sowetane en est à la fois une cause et une conséquence. Enfin, on peut lire les actions de résistance anti-apartheid des années 1980 en gardant à l'esprit l'existence de cette identité politique. La réappropriation de l'espace du *township*, passant par le refus des autorités locales désignées par le pouvoir blanc, la formation des *civics* et les efforts pour rendre les *townships* ingouvernables, est aussi une manifestation de cette prise de conscience.

Soweto comme symbole d'une identité urbaine noire sud-africaine

Certes, ce complexe identitaire n'est nul part plus visible qu'à Soweto et pour plusieurs

¹²Nous désignons par là l'attitude d'une importante population jeune et désœuvrée à la recherche d'une identité et d'une crédibilité dans les modèles des gangs noirs américains. Elle s'exprime notamment par l'adoption de normes vestimentaires (jeans, casquette, blouson de cuir, lunettes de soleil...) et d'un comportement provocateur et agressif.

raisons. Tout d'abord, c'est le *township* le plus peuplé du pays et le plus étendu. De plus, la diversité de sa population rend toute manifestation d'unité – par exemple linguistique – plus criante encore.

En même temps, cette identité politique noire n'est pas présente qu'à Soweto car le modèle se diffuse aux autres *townships* du pays. En effet, le prestige de Soweto est tel au sein de la population urbaine africaine que les modèles qu'il propose sont souvent adoptés avec empressement. À ce titre, Soweto joue le rôle d'une véritable capitale où se regroupe l'élite intellectuelle et politique. Les grandes voix noires sud-africaines de poètes comme Spho Sepamla, de romanciers comme Miriam Tlali ou Ezekiel Mphahlele sont sowetanes. De plus, les médias ont renforcé ce phénomène en diffusant très largement le modèle sowetan, certes parfois revu et corrigé selon les vues du pouvoir. Le seul quotidien noir de diffusion nationale, rédigé en anglais, est d'ailleurs *The Sowetan*... Des séries télévisées comme *Egoli* ou *Generations*, le prestige national de Miss Soweto dont on copie les toilettes et la coiffure montrent d'ailleurs la diffusion d'une identité sowetane comme modèle d'urbanité africaine au niveau de la culture populaire.

Identités urbaines et géographie post-apartheid

Sortir de la géographie de l'apartheid

Des transformations spatiales et sociales sans précédent survinrent dans la ville sud-africaine à partir du milieu des années 1980 et modifièrent la géographie de l'apartheid. L'espace, jusqu'alors extrêmement codifié, est devenu le cadre de l'expression de nouvelles valeurs, d'une culture et d'une identité post-apartheid.

Hillbrow, dans l'agglomération de Johannesburg, est certainement la meilleure illustration de ce processus. Hillbrow fut, au début des années 1980, le premier quartier du pays à se déségréguer et acquit rapidement une réputation internationale. Pionnier des *Grey Areas* ou zones grises¹³, Hillbrow est devenu un endroit réellement multiracial et cosmopolite, ce qui était révolutionnaire dans le contexte de la ville sud-africaine. Ce cosmopolitisme, la vie nocturne, les activités culturelles... ont rendu à Johannesburg une urbanité perdue depuis bien longtemps. Pourtant, l'attitude des Blancs sud-africains face à ce quartier sera pour le moins détachée. L'apport des populations européennes immigrées (Italiens, Portugais, Allemands, Grecs...), porteuses d'une toute autre culture urbaine, sera par contre non négligeable dans la dynamique du lieu. On assistait là à la formation d'une nouvelle identité urbaine, en rupture totale avec les identités précédentes, imposées par la politique de l'apartheid.

Mais la ville sud-africaine, c'est aussi le *township*. Or celui-ci a connu également des mutations considérables. Dans le but d'avoir l'appui d'une bourgeoisie noire et de stabiliser les *townships*, alors foyers d'une révolte grandissante, l'accès à la propriété foncière et mobilière fut rétabli. A Soweto, un nouveau quartier se développa, destiné à être le lieu de résidence de la population noire aisée, Diepkloof Extension. La même politique a été appliquée à Gugulethu

¹³Guillaume, 1997.

(Le Cap) avec la construction de Malunga Park. Le *township* cessa dès lors d'être simplement un espace réservé à des populations noires : se mit en place une ségrégation sociale interne.

[inclure ici figure 2]

Figure 2 : le quartier de Diepkloof Extension, à Soweto, est un exemple des quartiers construits pour la bourgeoisie noire dans les années 1980.

Diepkloof Extension possède de nombreuses particularités¹⁴. Sa population est principalement constituée de fonctionnaires, de cadres de l'hôpital sowetan de Baragwanath, d'hommes d'affaires et de la " mafia des taxis ". Mais, selon les habitants, l'accès à un cadre de vie plus confortable et plus individualiste s'est accompagné d'une perte des attributs de la vie sociale des *townships*. Les résidents ont conscience de " vivre comme des Blancs " et de ne pas connaître de solidarité de quartier – il est vrai rendue difficile par les murs, grilles et systèmes d'alarme qui protègent la plupart des maisons. Autre signe particulier, les enfants qui jouent dans la rue ne communiquent plus dans les langues africaines, mais en anglais. Le *township* est alors le cadre de l'expression d'une nouvelle identité, celle correspondant aux valeurs véhiculées par la nouvelle élite noire.

Par ailleurs, on observe à cette époque un changement dans les discours portant sur la ville. On sent expressément un besoin et une volonté de modifier l'essence même des villes sud-africaines. Diversifier les espaces, notamment les *townships*, œuvrer vers la compacité, améliorer les liaisons, favoriser les contacts sont alors les principaux thèmes. Avant même la fin officielle d'un apartheid en faillite, il est permis d'être optimiste quant à des évolutions qui sortiront la ville et ses habitants d'une culture de la ségrégation. Devenir citadin se présente alors comme l'un des principaux enjeux, individuel mais aussi collectif, de l'Afrique du Sud post-apartheid.

De nouveaux types urbains

Pourtant, cette première géographie post-apartheid ne nous semble ni devoir durer, ni préfigurer la morphologie des villes sud-africaines du futur, en tous cas en ce qui concerne la population noire. Au contraire, de nouvelles tendances se sont affirmées depuis cinq ans et les évolutions décrites ci-dessus ne se poursuivent pas.

Les quartiers centraux tels que Hillbrow et Yeoville à Johannesburg ou Sea Point et Woodstock au Cap ont donc offert à la fin des années 1980 l'image d'une ville dense, vivante, multiraciale, culturellement riche et innovante. Aujourd'hui, et tout particulièrement à Johannesburg où ils se sont d'abord développés, ils se sont transformés en quartiers dégradés et dangereux. Cette évolution rapide¹⁵, a commencé vers 1992 pour Hillbrow¹⁶. Yeoville, où la zone grise s'était créée plus tardivement, décline depuis 1996. Ces quartiers concentrent désormais une population pauvre et interlope. Ils se vident de leurs commerces, de leurs

¹⁴P. Guillaume, enquêtes de terrain, Diepkloof Extension, septembre 1997.

¹⁵Les guides touristiques n'en rendent compte qu'avec un certain retard. Pourtant, il nous semble capital de visiter ces quartiers pour comprendre la ville sud-africaine, même si des conditions de sécurité minimales ne sont pas réunies.

¹⁶Guillaume, 1997.

services et des activités culturelles qui faisaient leur charme et leur spécificité.

D'autre part, les quartiers réservés à la bourgeoisie noire comme Diepkloof Extension à Soweto ou Malunga Park à Gugulethu apparaissent aujourd'hui comme des quartiers de transition¹⁷ et ne satisfont que rarement leurs résidents. Ils présentent en effet par rapport aux quartiers blancs un certain nombre d'inconvénients, liés à leur localisation dans le *township* : les parcelles, quoique plus grandes que celles des quartiers voisins, restent de taille relativement modeste ; la valeur mobilière des maisons est inférieure de beaucoup à celle en cours dans les quartiers blancs ; enfin la criminalité les menace directement. Or, rappelons-le, leur statut social les maintient en marge de l'intensité culturelle et sociale de la vie des *townships*. Diepkloof Extension apparaît donc simplement comme une étape dans une stratégie résidentielle visant à sortir des quartiers noirs.

Zones grises et *townships* bourgeois apparaissent donc comme des formes urbaines en perte de vitesse. De plus, depuis l'abolition du *Group Areas Act* et l'avènement d'un gouvernement démocratique respectant la propriété et l'initiative privée mais soucieux de remédier à la crise du logement, les forces du marché ne sont plus contraintes à s'exprimer dans un cadre législatif imposant la ségrégation des races. Aujourd'hui, l'évolution des villes sud-africaines fait apparaître trois nouveaux types de quartiers. Le premier a déjà été brièvement évoqué dans le cas de Hillbrow : il s'agit donc de la formation de quartiers centraux dégradés, que l'on évite par souci de sécurité. Ce phénomène s'ajoute à la structure en CBD pour donner aux villes sud-africaines une bien faible centralité : ce qui n'est pas constitué de bureaux et qui a pu être un centre vivant est aujourd'hui peu accessible.

Le second type de quartiers se trouve dans des lieux comme Sandton à Johannesburg ou la partie la plus riche des Southern Suburbs au Cap : il s'agit de quartiers résidentiels de villas de grand luxe, construites sur d'immenses parcelles et protégées de murs. Ces anciens quartiers blancs ont été choisis comme lieu de résidence par la nouvelle élite noire.

[inclure ici figure 3]

Figure 3 : le quartier de Delft South au Cap a été construit depuis les élections démocratiques de 1994 comme projet spécial du Programme de Reconstruction et de Développement (RDP).

Le dernier type urbain caractéristique de la nouvelle Afrique du Sud est représenté par Devland à Soweto ou Delft South au Cap¹⁸. Là, de nouveaux logements ont été construits depuis 1994 dans le cadre du Programme gouvernemental de Reconstruction et de Développement (RDP). Ces petites maisons sont destinées aux plus pauvres, venant de camps de squatters ou de *backyard shacks*). À la périphérie des villes, des maisons d'une seule pièce, construites de briques ou de tôle, s'alignent le long de perspectives rectilignes dans des quartiers dépourvus d'équipements. Conçues pour être agrandies par la suite par leurs propriétaires, elles disposent de l'eau et de l'électricité. Même si Delft South est racialement mixte¹⁹, même si ces quartiers permettent à une population défavorisée d'avoir pour la

¹⁷P. Guillaume, enquêtes de terrain, Diepkloof Extension, 1997 ; M. Houssay-Holzschuch, enquêtes de terrain, Gugulethu, novembre 1996.

¹⁸Guillaume, 1998 ; Houssay-Holzschuch, 1997.

¹⁹Cas d'ailleurs exceptionnel...

première fois accès à la propriété, ou à des services de base, ils ressemblent furieusement à l'urbanisme de l'apartheid.

Centres abandonnés, quartiers de luxe et *néo-townships* : ce pourrait être un constat d'échec en ce qui concerne les transformations urbaines dans la ville post-apartheid. Ailleurs, quelques quartiers mixtes de classes moyennes se mettent effectivement en place, contrebalançant peut-être à terme cette polarisation. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle géographie dévoile un troisième complexe identitaire venant s'ajouter aux précédents. Il est caractérisé par l'identification de nouveaux lieux de référence, par l'importance croissante du rang social et, surtout, par une extrême fluidité.

Conclusion

Ainsi, une citadinité noire sud-africaine se constitue à partir des trois complexes identitaires que nous avons décrits. Cette simultanéité confirme une conception de l'identité comme palimpseste et l'extrême complexité de ces constructions. En même temps, les bouleversements de la société sud-africaine permettent des mobilités identitaires, généralement liées au type d'habitat. Dans un pays où le territoire a toujours été un vecteur fondamental de la construction nationale, analyser les nouveaux discours sur l'espace et les appartenances est un des moyens de comprendre comment l'Afrique du Sud se redéfinit aujourd'hui dans une dialectique entre unification nationale et intégration dans un système mondial.

Indications bibliographiques

COPLAN (David B.), *In Township Tonight ! South Africa's Black City Music and Theatre*, Johannesburg, Ravan Press, 1985 (traduit en français : *In Township Tonight ! Musique et théâtre dans les villes noires d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala/CREDU, 1992).

DIKOBÉ (Modikwe), *The Marabi Dance*, London, Heinemann, African Writers Series, 1973.

GRANELLI (Roger), LEVITAN (Ronald), *Urban Black Housing: a Review of existing Conditions in the Cape Peninsula with some Guidelines for Change*, Cape Town, Urban Problems Research Unit, University of Cape Town, août 1977.

GUILLAUME (Philippe), Du blanc au noir... Essai sur une nouvelle ségrégation dans le centre de Johannesburg, 1997, *L'Espace géographique*, 26, n°1, p. 21-33.

GUILLAUME (Philippe), De l'urbanité dans les *townships* : Étude de Kliptown (Soweto), 1998, *L'Espace géographique* (à paraître).

GUILLAUME (Philippe), Politique du logement et politiques urbaines dans la nouvelle Afrique du Sud : le cas de Devland (Soweto), 1998, non publié.

HOUSSAY-HOLZSCHUCH (Myriam), *Le Territoire volé : une géographie culturelle des quartiers noirs de Cape Town*, Université de Paris IV – Sorbonne, Thèse, décembre 1997.

HOUSSAY-HOLZSCHUCH (Myriam), Sociabilité, solidarité : culture, identité et vie urbaine dans les quartiers noirs du Cap, *Les approches culturelles en géographie*, conférence de l'UGI, Paris, 8-11 décembre 1997.

Koch (Eddie), *Doornfontein and its African working class, 1914 to 1935. A Study of popular Culture in Johannesburg*, Master's thesis, University of the Witwatersrand, Johannesburg,

1983.

LÉVY (Jacques), *L'Espace légitime*, Paris, Presses de la FNSP, 1994.

LODGE (Tom), *Black Politics in South Africa since 1945*, Johannesburg, Ravan Press, 1983.

THEMBA (Can), *The World of Can Themba*, Johannesburg, Ravan Press, 1985.